

TIBOR ZALÁN

*Le chien aveuglé
par la Lune*

TIBOR ZALÁN

*Le chien aveuglé
par la Lune*

PALAMART



*Ce livre a été publié avec le soutien du
Fonds National de la Culture*

Traduit du hongrois par
Marc Delouze et Jenő Farkas
© Éditions Palamart – 2017
© Marc Delouze
© Jenő Farkas

Artiste graphique: Péter Kovács
Composition: Tímea Kossár

ISBN 978-963-89983-2-3

QUELQUES MOMENTS QUI N'EN FINISSENT PAS

Quarante ans après mes adaptations de quarante-cinq poètes hongrois contemporains¹, me voilà à nouveau me risquant à faire endosser l'habit de la langue française à une poésie hongroise. Ce n'est pas plus mince affaire aujourd'hui qu'autrefois. La première difficulté, la première folie, c'est d'offrir une version lisible, claire, honnête et de bonne foi (autant qu'il est possible) du texte de départ (ici le hongrois) à celui qui aura à en donner une version littéraire dans la langue d'arrivée (ici le français). Ce fut le travail terriblement ardu de mon ami Jenő Farkas, qui s'en est acquitté de manière aussi courageuse qu'exigeante.

¹ réunis dans *Poésie hongroise, Anthologie*, Corvina Kiadó, Budapest/Éditeurs français réunis, Paris, 1978

Car la traduction poétique est une montagne qu'on attaque depuis ses deux versants, nord et sud, sachant toutefois qu'on n'atteint jamais tout à fait le sommet... de la perfection ! La seule espérance – mais aussi la seule exigence absolue – est d'atteindre ce fameux *niveau d'insatisfaction supportable* qui est mon mantra en matière d'adaptation poétique.

Slalomant à travers des « subtilités » poétiques, des rimes évidentes et d'autres cachées, des jeux sur les niveaux de langue et des références implicites, nous nous devons, à nous deux, de parvenir à une précision de diamantaires.

Traduire la poésie de Tibor Zalán c'est, en rêve, se retrouver acculé au fond d'une impasse, face à un homme ivre armé d'un coutelas : pas d'échappatoire. On va y passer. Et soudain – c'est bien un rêve ! – nous voilà hors de l'impasse. L'homme pose son bras sur notre épaule, et l'on s'en va boire une bière à la terrasse où nul ne

nous connaît. On peut, les partageant, se libérer alors de nos joyeuses cruautés, de nos hantises adolescentes, de nos névroses obsessionnelles de chérubins tardifs.

Quoi qu'il en soit on n'est pas seul : ça crie partout autour de nous. Reste plus qu'à organiser la cacophonie du monde. Ce n'est pas une faible gageure.

À l'image du monde, la poésie de Zalán est pleine d'oxymores, d'ambiguïtés, de répétitions et de répétitions et de répétitions. Des images reviennent avec la régularité d'un marteau cognant sur l'enclume des mots comme pour les tordre et leur donner la forme désirée – et leurs contours aléatoires. Jeux de mots, citations retravaillées, métaphores provocantes, références étranges. Face à ce qui pourrait parfois s'apparenter à quelque pathos mystico-érotique, il nous faut apprendre à plonger en apnée dans cette langue, afin de rencontrer une vérité de l'homme plus

sensible, plus sincère – et peut-être plus pure.
Un cristal enfoui sous des tas de galets.

Au catalogue des mythologies, l'inspiration de Zalán, pleine de désirs baudelairiens, chine des sépias pornographiques dont il fait des images pieuses. Comme s'il tentait de reconstituer une foi perdue. Pour se sauver de quelque intime malédiction ? Chaque moment qu'il chante serait le fruit d'une roulette russe. Chaque moment un moment qui n'en finit pas. Entre sa poésie et le lecteur, on ne sait plus très bien qui apprivoise qui. Sans doute que ça fonctionne dans les deux sens. Fausse humilité, inquiétude surjouée, tout est théâtre d'ombres déformées : les scènes qui se jouent n'ont pour décor que la perplexité de notre étonnement.

Enfin, nous pourrions, avec Zalán, résumer nos chemins croisés de poésie par ce vers, innocemment jeté au seuil ultime d'un poème :

je ne sais plus d'où vient le chant.

Mais le sait-on nous-mêmes ? Quoi qu'il en soit, voici, dans les pages qui suivent, ce que l'on fit du sien...

Marc Delouze, juillet 2017



Le vautour

Le ciel à la bouche jaunie rigole
l'ange accroupi sur une tuile
pisse à longs jets chante à tue-tête
Et toujours ce vautour au-dessus de ma tête

Je veux me voir comme un miroir qui se reflète
allongé renversé sur le dos comme s'égare
un cheval sans cavalier dans le brouillard
Et toujours ce vautour au-dessus de ma tête

Je dormirais sans savoir ni où ni comment
Puis je m'éveillerais mais le sommeil s'entête
plus de traces de moi - herbe parmi les herbes
Et toujours ce vautour au-dessus de ma tête

Assis depuis longtemps je me tourne le dos
Posé devant moi un verre et l'ivresse en fête
Bat à l'unisson de mon cœur qu'il maltraite
Et toujours ce vautour au-dessus de ma tête

Je me sentirais heureux mais tandis que je dors
le rêve en moi ne peut pas enfermer la nuit
je m'éveille ahuri l'apoplexie me guette
Et toujours ce vautour au-dessus de ma tête

Des petites pattes effleurent mon visage
passe furtif un rat Dans cette vie discrète
la honte et le chagrin pressent le vin des larmes
Et toujours ce vautour au-dessus de ma tête

Pareil à qui trébuche au milieu des couleurs
dans le noir sans limite cul par-dessus tête
je parcours le cercle goudronné de l'enfer
Et toujours ce vautour au-dessus de ma tête

Comme fait l'encre à travers le papier buvard
mon sang épais et noir imbibe mon passé
Mon chemin parcouru se réduit à néant
Et toujours ce vautour au-dessus de ma tête

Peut-être que mes yeux dès lors se ferment
certes Dieu ne saurait surveiller mes paupières
levées – Mes yeux cernés de lunes à la diète
Et toujours ce vautour au-dessus de ma tête

Soudain un courant d'air traverse la maison
coupée en deux des entrailles jusqu'au menton
épouvantail dressé dans une paix de paille
Et toujours ce vautour au-dessus de ma tête

Ma main tremble et frémit tellement elle est pleine
de sang séché – depuis le pied des tristes mottes
de terre je gratte et creuse jusqu'à leur faîte
Et toujours ce vautour au-dessus de ma tête

Mon père mort me confie une poignée de clous
et m'envoie jouer sur la place du village
vitres brisées le vent attaque la fenêtre
Et toujours ce vautour au-dessus de ma tête

Le sable s'écoule ma bouche est engorgée
par les saveurs de mon enfance écrabouillée
Je n'ai plus d'autre choix qu'entre moi et mon être
Et toujours ce vautour au-dessus de ma tête

Après la nuit vient une nuit plus sombre encore
tous ces chemins qu'il me faut parcourir dans le noir
la lumière m'effraie – nulle autre vie secrète
Et toujours ce vautour au-dessus de ma tête

Je vois mes cheveux tomber à pleines poignées
je voudrais en rire mais ma bouche se déchire
faites qu'on me porte vers une autre planète
Et toujours ce vautour au-dessus de ma tête

Le long d'un escalier menant vers nulle part
j'entends des bruits de pas perdus qui se répètent
je ne suis qu'un passant qui palperait leur ombre
Et toujours ce vautour au-dessus de ma tête

Mon âme est déchirée mon corps est abîmé
je ne serais jamais ni sage ni prophète
c'est trop de vivre en l'autre à ce point laminé
Et toujours ce vautour au-dessus de ma tête

Que ne suis-je vivant que jamais je n'arrête
de dormir Car je n'ai plus rien à espérer
Je râle mais n'abandonne pas pour autant
Et toujours ce vautour au-dessus de ma tête

Face au ciel mes quatre jambes en grand ouvertes
le soleil est trop fort la vermine en cachette
grignote mes oreilles et jusqu'à mon cerveau
Et toujours ce vautour au-dessus de ma tête

Dans l'herbe abandonné tout comme *une charogne*
ou comme un chien de dieu tout gonflé de lui-même
le printemps m'ingurgite et le blé pousse vite
Et toujours ce vautour au-dessus de ma tête

Au-dessus de moi passent des constellations
l'une chassant l'autre – je me réjouis de n'être
qu'un vaurien dépourvu de toute vocation
Jusqu'à quand ce vautour au-dessus de ma tête



Graffitis du monastère

Des chauves-souris
se heurtent au rideau
de ma fenêtre ouverte
Téméraires oiseaux de mort
sur le seuil d'un trépas différé
(Ce matin encore des taches
de sang sur le couvercle de mon
laptop On continue de se battre pour moi)

*

Du thé à l'églantine
Du pain grillé du beurre de la marmelade du miel
De longs cafés n'en finissent pas
Des cauchemars enfuis
parmi les miettes sur la nappe
Le thé déborde de ma tasse
en la soulevant ma main tremble

confus je la repose et tousse
Je ne peux plus entrer dans le jour
ni rester là
Derrière la fenêtre les sapins séculaires
De l'autre côté c'est toujours exister
De ce côté un tenace crachin de cendre

*

Du pont surplombant l'autoroute
un singe hirsute grimace
Sur deux fois quatre voies
des cohortes d'insectes métalliques phosphorescents
dévalent vers le néant
Dans le tunnel
les signaux échappent au GPS
Moralité : mieux vaut ne pas vivre
trop au-dessous là où les signaux se dérobent
sachant que Dieu ignore les tunnels
Ceux qui vivent sous terre
privés dès l'origine de signaux – sont morts

*

Tant de virées
dans des villes inconnues
m'épuisent
Je n'ai guère de patience
pour ce genre de tourisme
S'insinuer dans la vie des autres
S'empiffrer de hamburgers frites
tremper sa moustache dans la mousse des chopes
puis se laver les mains en se pinçant le nez
tout dégoutant quel intérêt
À part ça : tant que m'émeut
le déhanchement des femmes
je vieillis au milieu des gargouilles
à têtes de monstres fabuleux
Sûr que j'évite le passé
péniblement et méthodiquement
Le temps passé
(je n'y peux rien)
visiblement m'évite

péniblement et méthodiquement
J'écris une carte postale
représentant un vautour – destinataire illisible

*

L'étoffe lâche
de la tranquillité
s'élime tôt ou tard
Certes nous le savions
sans avoir le courage de l'empêcher
Honte d'une inertie qui se consume
Un train de nuit avance dans le noir
Nul ne s'accoude aux fenêtres aveugles
Le sang noir et tiède du cygne sainte de l'univers

*

Le Père Omer
le gardien boiteux
se plaint de la chaleur

Dans une telle fournaise
les moines n'ont pas envie de prier
pensé-je sans aménité
Dans l'église de Gand le cierge allumé
en souvenir de mes morts est désormais éteint
Toujours ce rêve de paix et de sérénité
Bien sûr j'ai aussi essayé de prier
sans y parvenir malgré la fraîcheur de l'église
J'ai regardé Jésus
regard en retour
Je m'en fus vers une baraque de frites

*

Avant de m'endormir
j'ai bataillé avec ton souvenir
Peut-être à cause de cette cellule
ou du sentiment que j'en éprouvais
Si tant est qu'un tel sentiment
existe ou puisse venir au jour
Toi aussi tu m'as conseillé

à l'époque
une cellule à Pannonhalma
vous m'avez attendu en vain
car j'ai eu peur de passer la nuit
à boire avec les sages prêtres
s'il est vrai que je suis encore limité
mon seul mérite c'est la volupté
Ici j'apprécie
le silence
l'incessant et muet battement
des ailes des chauves-souris
Mon âme n'est plus qu'un béguinage abandonné
j'ai honte de me l'avouer
Nulle nonne ne saurait de ses pieds nus
piétiner mon âme
Toi aussi
tu éclates soudain de rire
Flash !
voilà sauvée à mes yeux
Ton beau et sage visage
Père David – mon Père



*

Dans mon rêve
quelqu'un fond en larmes
je n'ai pas vu son visage
il me tournait le dos
s'éloignant
s'éloignant sans cesse
et moi sans savoir où
sidéré et debout
incapable de le suivre
le couteau m'est tombé des mains
Je me vois en sang
jusqu'aux coudes
sans savoir d'où vient ce sang
qui sèche sur mes doigts
Me regardant dans le miroir
je vois ma gorge tranchée
Calmement je constate
que le mort
c'est encore moi

*

J'arpente les traverses
d'une ligne de chemin de fer
un train surgit devant
un autre derrière
Impossible d'y échapper
Si je saute sur le bas-côté
je perds le peu d'estime qui me reste
Simuler un suicide
serait trop lâche
Je ne parviens pas à choisir
quoi me tuera
Ils approchent inexorablement
Je m'allonge la tête sur le rail
le fracas des roues puis les pleurs
des deux trains qui partent pour la mort

*

Un vent violent soufflait
la nuit
L'orage grondait
secouant les vieux arbres du monastère
puis soudain se retira indifférent
Assis devant ma fenêtre
je scrutais le néant dehors
écoutant dans le vide l'écho
du martèlement de la pluie
Je ne me souviens pas
de quand je me suis endormi
Au matin
je me suis réveillé
étendu sur le plancher
autour de moi partout éparpillés
des clous des coquilles d'œuf piétinées

*

Je ne vis que pour empoisonner
le bonheur des autres
Fardeau quasi insupportable
Me comparant à ma jeunesse
la honte m'envahit
Ce qu'est devenu l'homme qui fut
n'ayant pas su mourir à temps
Coiffé d'un bonnet de bouffon
il s'agite entre les planches
de quelques mètres carrés
Sa bouche voudrait mordre les mots
mais ne mâche que sable et froides racines

*

De lents moulins à vent
brassent d'épais nuages
dans le ciel blafard
Bouche sèche
J'aimerais marcher tête nue sous la pluie
Que le néant informe et froid

me trempe jusqu'aux os
On m'allonge sur un escalier de verre
Tout autour des bêtes pelées
exsangues me fixent
les plus hardies s'approchent
attirés par ma chair
De grosses mouches vertes
pondent leurs larves sur mes restes
néanmoins je survis au milieu des vers qui grouillent

*

Le funambule raccroche aux clous
ses pieds chaussés de chaussons
Des volutes de cigares
flottent dans la pénombre de la chambre
Sur le reste d'un cigare oublié
dans le cendrier
une libellule démembrée se balance
monde en miettes qu'accompagne
des miettes de musique

Le chef d'orchestre part la tête sous le bras
sa baguette plantée dans le dos
Son chien-guide
pousse gémit
et chie sur la nappe brodée
de la table empire du réfectoire
l'après-midi sectionne en deux
ses yeux exorbités
Je m'épingle avec une aiguille
ornée de rubis sur le coussin blanc
d'une vitrine en flammes
Au manège c'est bal jusqu'à la nuit tombée

*

Je commence à avoir des problèmes
avec mon visage
Je me l'imaginai tout autrement
à cinquante-quatre ans
Comme s'il ne m'appartenait pas
ni à quiconque

n'est pas un visage pâle
le plus souvent il fait penser
à celui d'un putain d'Indien
ou d'un terroriste irlandais alcoolique
Père Omer
raconte au petit-déjeuner
qu'à leur insu on a vendu le monastère
Un si grand bâtiment
n'est pas gérable
par six moines désemparés
À sa place l'année prochaine
on ouvrira un centre de désintoxication
Ce monastère s'est fort bien consumé
plaisante le père avec une joie franche
en fixant mon visage transporté d'émotion
Je le presse amicalement
Lui rit comme s'il voyait déjà
notre avenir réduit en cendres

*

Matin gris
agité
Je bois à jeun une bière
puis je vomis la vie
à l'intérieur de moi
En partant
je me retourne
une dernière fois
Le Paters Oblaten
dresse sa lasse majesté
contre le vert luxuriant qui coiffe la colline
Pour ce dernier départ
j'ai laissé les fenêtres ouvertes
Le vent agite les rideaux
J'aurais pu moi aussi
septième moine
vieillir là et me perdre
dans le silence
aux fragrances d'humus
Je me retourne
fais un signe vague

mais plus personne
devant le bâtiment
Je ne comprends rien
un infini malaise m'envahit
inéluçtablement

(Leuven Paters Oblaten, 26-31 juillet 2008)



[lors j'écris mon poème le plus tendre lors-...]

lors j'écris mon poème le plus tendre lors-
que tu n'as plus pour moi ni amour ni tendresse
lors-

qu'à deux doigts de ton souffle
debout sous la neige infinie tel un
épouvantail à chapeau noir et cœur brisé
je rêve un arc-en-ciel de marbre au-dessus de
notre lit fragile
saveurs en nos bouches : odeurs indélébiles. voici
des bonshommes de neige
tournés vers nous leurs yeux de charbon par la
fenêtre du deuxième
la forêt nous regarde à travers la fenêtre sombre
sous les saules:
le cimetière lui-même surplombant nos cœurs,
au garde-à-vous

– désespérés –
les grands poèmes *avant-gardistes*

à deux doigts de ton souffle je lâcherais
les libellules agitées de ma tête
avançant vers toi dans la suavité d'une neige
lyrique
tête lourde d'eau-de-vie, paupières gonflées
et voici les bonnesfemmes de neige qui
m'emportent
loin de toi vers le paysage blanc des amours
muettes
tu n'as pas su me garder, des fripouilles masquées
m'ont cerné – !
mon dieu débarrasse mon rêve de leurs ombres ! –
toi telle que tu n'es plus, ni ne serais jamais.
j'avance dans la neige qui m'arrive aux épaules
puis tombe et meurs à deux doigts il se peut de
ton souffle

*[ma chérie aujourd'hui le ciel est plein
d'étoiles chues...]*

ma chérie aujourd'hui le ciel est plein d'étoiles chues
et ma bouche à nouveau pleine de sang caillé.

tandis que

tu danses dans la gaieté du rythme, moi écroulé

dans le sable

insatiable rêvant la nuit nos caresses sans fin

mais tout aurait pu être plus triste encore

à l'aube quand je viens à bout de ce poème

tu t'allonges évanouie sous les palmiers au cœur

ravagé

forçant tes cuisses la mort introduit sa verge

ma chérie cette nuit le ciel est plein d'étoiles chues

aujourd'hui la forêt passe sous notre fenêtre

et la triste tiédeur au-dessous de nos têtes

mes papiers n'ont plus cours. nulle prorogation

je ne suis plus qu'une bandit. bon pour le fouet

des flics et des amours tout comme un assassin –

des joueurs jettent leurs dés sur mon manteau
des filles mal-aimées dénudent sur des rivages

inconnus

se cachant le visage derrière leurs chemises.

c'est bon de

percer

le souvenir des êtres. en contrebas du bois passent

des trams

à l'intérieur tu papillonnes et lorsque par hasard

tu te penches

tu te mets à pleurer

[atteindrai-je enfin l'ascenseur...]

atteindrai-je un jour l'ascenseur et monterai-je
jusqu'à l'étage au-dessus des nuages
aux côtés du bonheur
et de celle qui m'aime d'un amour simple
comme on aime un enfant silencieux
jouant des airs sublimes sur le clavier de ma chair
flétrie
tandis qu'appuyés aux parois de l'ascenseur
nous montons dans le bleu-vert du ciel sans fin
vers une mort digne de l'homme
tu m'entraînes oui tu m'entraînes vers l'ascenseur
et tu souris me voyant tituber sur le bord ébréché
du trottoir
quand je heurte mon ombre et tombe sur le pavé
tu me relèves tendrement
je fus promis naguère à la plus belle des solitudes
d'un orphelin mais désormais je ne sais plus
qui protégera mon front des pierres et des frondes

qui saura détourner de ma poitrine les flèches
qui mouillera de son propre sang
les voraces épées qui appuient sur mon cou
qui comblera les convulsives tranchées
remplies de morts défigurés
afin que je parvienne enfin à l'ascenseur
à l'aube quelqu'un viendra éponger l'acre sueur
de mon visage hagard

*[poème ange en sommeil à nouveau
tu m'attaques...]*

poème ange en sommeil à nouveau tu m'attaques
par derrière et tes crocs sur ma nuque. je survis
car tu ne souhaites pas ma mort en toi
notre violent amour contraint m'épuise.
entre tes fortes cuisses j'accomplis mon devoir
en ahanant comme un animal docile allant venant
des heures durant allant venant
faisant grincer chaque syllabe
ton doux lait emplit ma bouche et tu pleures
quand mon front cogne au marbre froid de la
table. tu me redresses
par les cheveux - - - noyant ta solitude d'orphelin
dans mes yeux
tu pleures quand me prend l'envie d'être infidèle
d'aller trouver des putes autrement belles
et des petits récits tortillant de la croupe
au coin des rues

en rêvant de drames dérisoires dans un vieux bar
inondé de rouge. rêvant de pièces
radiophoniques
avec rouge à lèvres et seins dansants
dans des jardins d'enfants cernés de barbelés.
tu m'attaques à nouveau par derrière poème
ange en sommeil et tes crocs sur ma nuque
piaffant d'impatience
chassant à coups de pieds ma conscience sous le lit
ma conscience barbouillée de vin rouge
qu'exhudent mes aisselles usées jusqu'à la corde

*[ne plie pas devant la discipline,
la nuit fourmille de bandits...]*

ne plie pas devant la discipline. la nuit fourmille
de bandits
cœurs luisants comme des alambics
j'ai voulu moi aussi être bon. j'ai goûté
le jus blanc du pavot dans la bouche j'ai rôdé
assommé au fond d'une rivière meurtri à sec
désespéré
mais ne plie pas devant la discipline
et je m'en vais rêver et ce ravin disparaîtra
comme disparaîtront les rasoirs oubliés sur
ma gorge
je porterai à tes lèvres la pleine lune de
mon assiette
afin d'expier à tout jamais
ta soif
la bonté est une femme engrossée et les mornes
montagnes

sont façonnées à son image par le temps
certes nous parlerons aussi de la bonté
la nuit est longue de lourdes mèches fouettent
mon visage
je ne sais qui toucher quand je lève la main
je combats le serpent dans sa gueule le crâne de
mon gosse
je suis couvert de boue et de sang
tout ce sang sur les branches
je ne sais plus d'où vient le chant

*[le vent la nuit la chute incessante de la neige
procèdent...]*

le vent la nuit la chute incessante de la neige
procèdent
sans doute d'un romantisme sauvage
certes la lune le soleil noir aveuglant et les capes
en sang qui virevolent au fin fond de l'obscurité
– regarde
regarde comme j'écris facilement de la poésie
et tu tombes si facilement dans le néant
de mes mots familière avalanche.
pendant ce temps les nuits avancent
marchent comme des soldats maussades
sans visage
marchent entre des murs suant de toutes mes
terreurs
ce que l'on peut montrer on ne saurait le raconter
entre les murs terrifiés de mes nuits

marchent les soldats maussades sans visage
marchent les nuits
marchent vers le néant. Pendant ce temps
tu dégringoles à ta guise de mes mots
avalanches : regarde comme j'écris facilement
de la poésie – regarde
les capes qui s'écroulent au fond de l'obscurité
ensanglantée
et le soleil la lune noire qui aveugle oui c'est
peut-être
cela qui procède d'un romantisme sauvage
la chute incessante de la neige et la nuit et le vent

[le soir quand survient l'assourdissant silence...]

le soir quand survient l'assourdissant silence
je revêts ton mutisme d'un maillot couleur
terre. un jour
je t'ai quittée avant que tu n'existes. là
où tu n'aurais pas encore pu exister. dans une gare
abandonnée
: au-dessus de toi des caténaires lumineux auraient
chanté
on aurait aimé comprendre le langage des choses
j'attendrais et tu sauras pourquoi je ne fais que
te regarder
pourquoi je ne dis mot
pourquoi tu te dissous dans mes nerfs sans
laisser trace
comme un bonbon dans la bouche d'un enfant
je revêts d'un maillot couleur terre tes nuits qui
me sont interdites

dans ma chambre passent les après-midi et
les matins
qu'on recrache avec le dentifrice
les crépuscules au tapis trempé d'un sang
qu'on ne saurait laver. dans ma chambre passe
l'inerte
de ma vie : passe ta vie inatteignable

*[tu ne sais pas que tandis que tu t'amusais
ailleurs...]*

tu ne sais pas que tandis que tu t'amusais ailleurs
moi je rêvais de meurtre : ta tête roulant très loin
ton crâne périssable se desséchant sur la
cheminée.
un couteau dans la nuit se figeant dans ton corps
et la hache de l'aube fracassant ton épaule. c'est
ma manière
simple et terrible. je voudrais devenir aussi sec
qu'un poème
– impossible. que pourrais-je extirpé de moi :
hors la mort qu'y aurait-il d'incontestable
en moi – incontestable et impérieux
sinon ce rêve de te tuer
tu ne m'es plus qu'une obsession de meurtre.
comme un dragon blafard qui règne sur la ville
un bateau englouti qui ne flotte qu'en rêve.
tes humeurs

absorbées par mes nerfs comme plantes
purge saline au milieu de la nuit. sel amer.
et soudain
tu ne serais plus, ne seront plus ni heure
ni dragon ni bateau. rien que l'obscurité
d'une allumette
éteinte face aux portes ouvertes sur le vide

*[un être s'en est allé dont et je ne puis
authentifier...]*

un être s'en est allé dont je ne puis authentifier
l'existence qu'au poinçon du néant :
un néant scintillant sous le poinçon d'argent.
Il me faut vivre et vivre encore
et répéter mes paroles sur le néant
: le regard face au vide mais le spectacle a disparu
plat encéphalogramme
on voit du sang séché dans des tubes de couleurs
des os anonymes transformés en savon.
de paisibles
cadavres fichés au cœur du temps. libérant
ses objets
sur le ton de l'intime, peut-être que les choses
lui pardonneront ce geste. le regard
face au vide retrouve les couleurs
mais toujours pas de poinçons d'argent

toute définition mutilé l'existence. ballades et
rivières virevoltant
au-dessus des brumes matinales : indicible
on voit des enfants en pleurs ce sont agneaux
en sang
des femmes empalées sur les pieux du plaisir
sur l'horizon des sexes sectionnés
se dressent dans le ciel. on lâche alors
ses animaux aux yeux crevés. les larmes des oiseaux
s'évadent du ciel vers la terre
: le regard face au vide et le spectacle a disparu



[et tu fouilles la ville à sa recherche...]

et tu fouilles donc la ville à sa recherche
tu as peur de la retrouver. tu l'appelles tu hésites
des cravates dénouées à ta bouche font un
noeud coulant.
tu es aussi pénible que les publicités hystériques
avant les fêtes.
des bateaux tanguent dans le brouillard la salive
des géants suinte
dans la pénombre du sentier. ce n'est pas
de me lever matin qui me révulse – c'est le sommeil
d'un coup coupé en deux
le lion édenté allant venant dans la cage de verre :
ses pattes molles souillant des continents
au coin de tes yeux
tu réapprends à te taire
tu te cramponnes à des musiques
oui des musiques et de lourdes cymbales
à minuit claquent sans fin sur ton destin

tu aurais pu exister en toute simplicité
plus simplement. d'entre les pieds de vigne
s'élèvent des vapeurs où tes amantes rêvées
gâchent le mortier du temps de ton crâne têtue.
quelque part
là-bas. éternel assoiffé. entre les parois de neige
suffocant entre les cuisses des filles au sang
visqueux : tu aurais pu
même mort ou vivant.
tu hais pareillement cette ville et ses journaux
obscènes
ses mascarades balkaniques dont les lumières
éclairent
à tout jamais ton abandon. tête basse tu traverses
une place ordinaire
rien que la perfide lune rouge et bleuâtre
dans tes nerfs ses traits ineffaçables désormais
tu as peur
de ne pas la retrouver. ou bien tu la retrouves.
ou bien



*[nous ne connaissons guère les femmes
à qui nous écrivons...]*

nous ne connaissons guère les femmes à qui
 nous écrivons
des poèmes. penchent-elles leurs têtes
pâles au soleil levant au-dessus du brouillard
nous regardent-elles à travers la fumée
de nos âcres cigarettes nous cherchons
 leurs demeures
sans pitié comme des nourrissons
elles errent en vain sur des champs de braises
dans leurs robes en flammes. nous
les interpellons et la glace aboie dans nos bouches
les crânes transis des rêveurs garderaient un
 silence insupportable.
dans cette pure folie leur existence vient au jour
nous leur écrivons des poèmes qu'elles ne liront
 jamais

sous la lune la nuit elles enfilent nos chemises
 de sueur
que leurs chants ont tissées
papillonnant au-dessus des arbres en robes légères
femmes dans nos poèmes elles se fanent
 ménagères
en mères en amantes recroquevillées dans des
 haillons trouvés.
la mort cimentée à leur fronts.
de fins grelots de cuivre meurent sur leurs seins
 tremblants
nous les distinguons à travers nos verres opaques.
leurs dos délicats leurs croupes tangent lorsque
 dans l'aube pourpre
elles nous quittent pour d'autres à jamais
 malheureuses

[seul au milieu de la plage déserte...]

seul au milieu de la plage déserte
dans la flamme bleue du rivage s'évanouissent
les parfums
des jeunes filles. ta brutale solitude ne te
surprend plus
le grand nettoyage de fin de saison de la nature
te rend triste
car te voilà inutile à nouveau
: la honte te submerge - - -
tu te désintéresses de la nature mise à nu
sourcils froncés tu distingues les baleines pâles
des nuages
se sabordant sur l'horizon
la douce enceinte des cimetières tire sa couverture
de brouillard
les continents s'engloutissent à grands fracas
dans les flots
mais ce lieu unique n'est que passager

quel était cet autrefois de plage déserte
l'après-midi gangrenée parsemée d'arêtes
de poissons
ou cet instant disparu à jamais se diluant
comme les traces des jeunes filles dans la myopie
automnale.
ici. ainsi. reviendront les mouettes aux cris aigus
aux voiles déployées
tu t'allonges dans la brise qui pèse. dans la flamme
bleue de la grève
sur une écorce de melon une guêpe frileuse
prend le soleil.
tes orbites s'emplissent alors de l'amertume
d'une fin de saison
des cailloux blancs et de la neige rouge des parasols.
tandis que l'eau poursuit sa marche et mordille
la rive. ses flots
entraînent au néant de grands pétales de rose
ensanglantés

*[je te fais trop souffrir trop souvent
je mène une lutte en toi...]*

je te fais trop souffrir trop souvent je mène
une lutte en toi
regarde comme je saigne vois ce sale sourire
sur mes lèvres gercées. sur moi couché par terre
l'arbitre en pantalon rouge se penche
compte jusqu'à dix courbé par la mort à moustaches.
Je me sens mal comme on tente de sourire
sous l'eau.
depuis que les néons des pubs se sont éteints en moi
la ville s'est couverte d'une brume d'effroi. Ici
on cuit le pain au levain de l'angoisse. j'ai peur
pour l'avenir et je t'insulte. peut-être
pour ne pas crever de cette épuisante raideur.
pourtant tout est terriblement simple : sois plus
forte que moi
des filles nues aux seins frêles glissent sur l'horizon
elles n'ont pas oublié les cris enfouis à l'aube :

elles m'attendent sur l'autre rive livrant
leur jeunesse à ma mauvaise humeur : et cette odeur
de poire dans mes nuits avinées : elles
n'existent pas jamais elles ne furent:
les armoiries d'amour miroitent sur leurs ailes
et s'éloignent
: tu luttas trop souvent en moi
ce sourire écrasé sur tes lèvres et autour de tes yeux
cernés par les stigmates de la lutte
ces poèmes aux sourcils arrachés. les cyniques
vainqueurs encerclent l'arène. défigurée la lune
se réveille dans tes cheveux

[non, je ne veux plus te faire souffrir...]

non. je ne veux plus te faire souffrir
ta profonde douleur ne me serait qu'agressive
consolation. suspecté de bonheur je me sens
durement éprouvé.
que d'ennuis je t'ai causés
comment puis-je te faire supporter ces souffrances
moins consenties. nous ne possédions qu'une
poignée
d'espoirs en sang : afin de partager notre vie
et redonner au temps ce qu'il nous a dérobé
nous regardons la lune :
– pourquoi pas – : rien qu'un pauvre trou
dans le ciel
assieds-toi là partageons le vin frais. puis viens
appuyer ton dos contre le vent *avant que le jour*
fraîchisse,
et que les ombres fuient jusqu'à ce que la honte
exotique

de l'empire en nous perdu se multiplie jusqu'à la mort.
je prépare un voyage où nul ne peut me suivre.
l'hiver approche
la blanche odeur de la neige va murer ma bouche
le silence se dépose dans les os et je bâtis en
silence le tas blanc
de mes maigres os jetés à tes pieds. non
je ne veux pas te faire souffrir. non. il reste
assez de chaleur dans mes cheveux
pour qu'y repose ta main engourdie. apprivoise
ta solitude
accompagnée. apprend seule l'étouffante beauté
des verbes approximatifs. en fin de compte
– c'est admirable – toi près de moi en dépit
de mon absence
ce soir ma voix posée sur l'horrible table de l'auberge
je m'allonge près de toi quand dans le lit
tu pries le sommeil de venir.
cette douleur brûlante au creux de ton épaule :
c'est seulement ma tête qui divague – ne t'en
inquiète pas

*[si tu n'aimes plus rien de moi songe
à ma solitude...]*

si tu n'aimes plus rien de moi songe à ma solitude
vois dans ma main ce verre qui tremble
le besoin d'être bon comme le dévouement
de qui désire être seul à souffrir.

si tu ne veux plus de mes mots écoute mon
silence :

si tu as déserté mon silence : vois parfois
je m'arrête
dans la beauté d'un coucher de soleil. dans
le monde

des amicales trahisons les nains de jardin se
serrent le cœur

leurs doux baisers fanent les champs de pavots
courant vers l'horizon. ne me crois pas mauvais
je fais seulement souffrir par ma seule existence
*l'affection pure peut te blesser avec les meilleures
intentions*

certes notre amour n'est pas bon ni pures nos
intentions.

qu'au moins nous puissions nous épargner
butant l'un contre l'autre ne nous bousculons
pas trop

portons chacun le poids de nos arrières en ruines
les troupeaux se rassemblent pour m'écraser
la nuit dernière le vomis des auberges vengeresses
montait jusqu'au balcon :

on me blâme plus que je ne le mérite. la nuit
dernière

dans les jardins d'enfants des oliviers se vêtirent
d'argent

les cris des accouchées soulevèrent les bruns
rideaux de la pénombre

l'amour hurlant trempé de sang
en moi comme un couteau vorace
mon crâne s'adornant au bout de l'aube
de couronnes de fleurs comme les tombeaux
des soldats

*[tu m'as promis que l'amour arriverait
de nuit par bateau . . .]*

tu m'as promis que l'amour arriverait de nuit
par bateau
jetant son encre sous ma fenêtre à l'orée de la forêt
au mât flottent les signes argentés de la mort.
dans la nuit
les galaxies fredonnent d'insolites plaintes
: tu m'as promis la mort arrivant par bateau
couché sur le balcon j'ai fixé le sable chaud
s'écoulant
du cerveau vers ma bouche le silence occupant
tout l'espace
de mon visage. le navire immobile. sortant
de la maison j'ai plongé dans l'or vert jusqu'à la
ceinture
observant la légèreté de mon être qui s'échappait
de mon corps : tu m'as promis – soudain je
m'en souviens

– qu'il arriverait par bateau : promis l'amour
mais en fait
ce fut la mort. cette nuit j'ai compris que mon
destin ne fut qu'erreur
que tout ce qui sera sera perdu. tu m'as promis
que ce serait indolore
et je serrais les dents en souriant
la fièvre dispersa des tableaux écarlates sur le
toile pure de l'air
suivant dans ces fantômes mon visage esquinté
mussé dans une écharpe. J'ai joué avec ton écharpe
humide et lourde ton écharpe à la légère
incandescence
trempée comme brise salée dans le vide
de ma chambre sombrant au ralenti



Le bison blanc

1

Un bison blanc bat la campagne
sur ses traces partout des os sortent de terre
des artères arrachées
beuglant courant giclant son sperme
dont pue encore l'aurore
De quoi suis-je coupable Seigneur
qu'ainsi meurtri je m'étende
dans la nuit les yeux exorbités
par ce remugle à jamais imprégné
dans le froid sans Noël ni espoir
des enfants aux bras arrachés dansent en s'éloignant

2

Aux alentours de l'aube
je me réveille en sursaut

de ma chambre j'entends haleter le bison blanc
douleur foudroyante il attaque parfois
Moi dans mon lit
sur ma tête entassés couettes et coussins
en sueur je gémis dans un crépuscule de cendre
des draps mouillés lessivent mon cerveau
éveillé humilié effrayé d'un trop-plein de souvenirs
qui s'effacent comme ma vie
La bête mugissait puante
sa gueule ses reins couverts d'écume
– en chaleur déchaînée en rut
Au matin la lumière faucha ma tête
solitaire désemparé moi murmurant
« je me souviens! oh oui je me souviens ! »

3

Le bison m'attaqua par derrière
je ne pu sentir son odeur le vent soufflant de face
Dans ma chute je ne vis qu'un visage furtif
et l'épieu de la bête se balançant dans les ténèbres

Puis plus rien
Je me suis réveillé au même endroit c'était
ailleurs
Plus loin des serveurs avec des gants tiraient
en abondance
du sperme du taureau dans un plat en argent
Et tout mon corps meurtri
La femme que mes yeux laminés gravèrent
dans mon cerveau avait déserté l'image
J'aurais voulu que quelqu'un pût torcher
mon corps maculé des souillures d'autrui
Soudain la corne d'un navire « est-ce la mer »
Seuls les chasseurs et les chiens léchaient les dalles
couvertes de sang
Les trois garçons soulevèrent ensemble
le couvercle de ma nausée
« est-ce la mer »
Pas le temps
de te dire adieu

blessé je voudrais faire un pas vers elle
au-dessus d'elle l'animal s'est dressé
énormes burnes phallus ardent

7

L'animal à nouveau dans ma chambre
en mon absence
toujours la même puanteur
l'odeur pugnace du sperme
son odeur a tout envahi
sur le sol mon manuscrit lacéré
sur le bureau plein de crottes sèches
sur mes draps des traces de boue des poils
et des poils

Mon coussin déchiré plein de salive flotte au vent
ma bouteille d'eau-de-vie brisée inonde le plancher
l'infâme silhouette calcinée me poursuit à
travers les rideaux

M'ayant laminé la bête me piétine me torture
sans m'achever pour encore et encore me torturer

Troisième élégie

Dans la nuit
à nouveau
j'ai pensé à la mort.
Entre ma jambe
et l'horizon
l'insatiable animal de la mer
mouvant et agité
triste et silencieux
suce le rivage.
C'était trop tard quand je levai la tête
l'apercevant vêtue de blanc
qui s'éloignait au-delà de la ligne des navires.
Je frissonnai.
Sans bruit mes dents
s'entrechoquèrent. Cela s'était-il
vraiment passé ? La lumière
vacillante des petites lanternes colorées
des bateaux et des auberges près du rivage

miroitaient dans la nuit
comme dans les contes. C'est étrange
son apparition
au milieu d'une cascade de lauriers roses.
Dans ma bouche le goût salé des larmes.
Elle m'a donc suivi jusqu'ici. Mais est-elle encore
en vie ou bien suit-elle au Canada
les cours de philosophie puritaine
d'un professeur pantoufflard.
L'abattement me gagne – en vain.
Depuis longtemps je vis
un désespoir permanent
mes péchés ayant barricadé tous les chemins
qui mènent au Seigneur. Et les filles
raides cadavres flottants (sur qui j'écrivis
des vers emprunts de lassitude).
Comment lui échapper?
Je jette dans l'eau d'un geste auguste
une drachme perforée
dissimulée dans ma paume

sans pour autant vouloir jamais y retourner.
« tu m'as promis qu'il viendrait par bateau
promis le bonheur mais c'est la mort »
J'ai tenté de détacher ses cheveux
de mes souvenirs, sa crinière sauvage et rousse
immense recouvrait le lit
et mes os frémissaient de plaisir. Dans
mes paumes à nouveau le saveur de ses seins
– et la honte.
Et dans l'orage étrange de la peur
j'ai prononcé son nom. Comme un enfant
croit posséder l'objet qu'il nomme.
Et cet objet brûlant m'a déchiré
et le sang a jailli de mon flanc
dégoulinant le long des jambes. Ah ! tout ce sang
giclant de mon corps
par cette plaie nouvelle. L'accordéon
des guinguettes lointaines calmait
mon angoisse. Debout dans un étroit passage
à Szeged j'observais une faible lueur

la plaie *demeure* malgré tout
le sang ne cessant de jaillir.
L'objet qui m'a frappé la fille qui
du passé venait me suivre – ont rempli ma vie
à jamais.
J'eus alors le courage d'entrer dans la mer d'huile
jusqu'aux genoux.
Mon talon cherchant appui entre les pierres,
les excroissances de corail mort.
Toujours les mêmes pas en direction du même lit.
La hantise la plaie et ce spectacle la saisirent.
M'obstinant à entendre sa voix,
en dépit du profond silence. La nuit.
Les sentiers de la mer se sont ouverts...
et pareil à sa voix...
la nuit emportait la pauvre musique
de lointains accordéons fatigués.
Je me suis enfin libéré. J'ai marché
au bord de la mer comme un fou :
répétant *tu m'as promis l'amour...* Ah oui.

L'amour n'est plus.
Je vois toujours luire ma semence
sur ton ventre: sainte image
même si depuis tu t'es baignée
dans bien d'autres délices
ton ventre hébergeant l'enfant d'un autre
je sais que tu es là... que tu y fus!
J'ai souvent arpenté le silence des nuits sans fin.
Je n'ai rien regretté.
L'indulgence en moi s'est déchirée.
J'ai crié en longeant la mer :
blasphémant Dieu,
la bouche emplie de tes louanges.
Pourquoi là ? Que fuir ? Si tu
n'y étais plus, pourquoi?
Le sang à mon flanc ?
Je hais l'esthétique du passé,
je voudrais vivre, de nouveau faire l'amour
avec toi dans la mer, peu important
les années ! Que de sang

a jailli de mon flanc, j'en ai le vertige.
Les lumières des bateaux au ralenti
brodent une dentelle au bas du ciel.
Et moi sans cesse murmurant : plus jamais –
puis m'effondrant sur le sable glacé du rivage.

(Du cycle *Élégies de Copsohylades*)



les toitures posent des baisers sur la fraîcheur de
tes cuisses
l'aurore égratigne ton ventre à coups de petits
baisers verts et bruns
« tu m'as promis qu'il viendrait par bateau
promis le bonheur mais c'est la mort »
souviens-toi – souviens-toi couchée *ainsi* sur le dos
le lys te berçait et ta vie se laissait en silence bercer

! oh non la rive n'est pas loin ! pas si loin
seuls les pâles nénuphars
traversent les visages glauques des noyés
depuis le mur blanchi la lumière tombe sur le
sabre acéré d'un insecte
dévorant ton bras qui tente de te protéger
les mille facettes vertes de ses yeux brillent
– pourquoi donc –
: pourquoi ça ! puisque arrive l'hiver
dans ses bottes crottées il neige neige
abondamment

Un tigre bâille dans les rideaux
des grues d'argent légères dans le ciel
ton visage rayonne tout autour l'oreiller
le noir s'infiltré sous ta couverture
puis apparait le souvenir de ton geste
– cette manière de détourner *la chose* –
serrant tes cuisses et tes paupières
un ange joue au-dessus de la porte une blonde nue
jusqu'à la ceinture dans sa main un fouet dans
l'autre une boîte
de préservatifs dans sa bouche verte un bonbon
à la menthe
et partout dans la chambre
de tristes semences éparpillées

comment me rapprocher de toi ? être plus
tendre plus présent
je devrais peut-être oublier les pianos et les mots
et les cœurs violacés des bœufs agonisant sur le sol
humide des abattoirs

« une fée habite en ce logis! reste encore en moi
: J'AI PEUR »

je devrais peut-être oublier
les pompiers ont amené le chanteur d'opéra
en flamme libérant ses ressorts faisant coucou !
et la vache
oubliée dans la tour se mettant à pleurer
une balle de tennis imbibée de salive
tombe de sa bouche roule sur le pavé

Le temps patauge dans la boue au loin les
fauteuils de l'horizon
par grappes pendouillant de la Lune des asticots
se mettent à chanter
de dos je la vois qui avance
elle avance : l'incandescence de ses hanches
je la vois : elle avance :
sa croupe qui danse ses cuisses les semences
disséminées
toujours plus loin toujours plus grande une géante

sa tête tutoie le ciel matutinal et quand elle s'est
mise à pleurer
l'argent de ses larmes frappa le monde triste et las

Je pourrais dire comment et quand je l'ai perdue
dire l'effroi dans ma chair – je pourrais affirmer
que les choses me dupent et que mon ombre
me dépasse

l'aura paraît à ma fenêtre entre mes dents
la grenaille fraîche de la pluie
crisse
maintenant elle marche longtemp dans la neige
longtemps je la suis des yeux
comprendra-t-elle enfin que je suis bienveillant

Étrange réveil

Las d'atteindre
le matin
tout au bout
des nuits blanches Les aubes
me laminent
me rongent
me soulèvent dans l'air raréfié
puis me ramènent à terre
transis évanoui
Plus la force
d'ignorer
qu'il n'est nul lieu
où parvenir
je n'ai plus guère
le pouvoir d'ignorer
les clameurs des galeries
autrefois écroulées
Même mes proches

méconnaissent ma solitude
loin de tout
loin des êtres
ce qu'il m'en coûte
Depuis longtemps
je cohabite avec moi-même
en étranger
même si nul ne me blesse
ni ne me frappe
En moi loge
une monstrueuse charogne
qu'il me faut porter Pas facile
Mais je sais
que je dois rester étranger
à mes nerfs À ma condition
aux heures paisibles
je repousse avec indifférence
surgis de la pénombre des ossements
porteurs d'une infinité d'histoires
passées pour la plupart
s'agglutinant

en un éclair
Le pendule de la Lune
déchire le cœur battant du ciel
D'où qu'elles viennent
je n'attends ni miséricorde
ni rédemption
Depuis la maison jaune
une ombre me fait signe
Une aube nouvelle point
Je me prépare
À nouveau l'odeur du noir
À nouveau se déploie
le vaste tourbillon
des lourds nuages

Fenêtres

Doucement la nuit tombe
derrière la vitre du train
Tu pleures à grosses larmes quelque part et tu ris
Je n'entends pas ta respiration
Et tu te penches à la fenêtre
de ta vie D'un geste aussi léger
que lourde est ta larme qui coule
absente regarde-tu mon visage
dans le vide à travers la vitre
comme on regarde un mort
l'observant sans vraiment y croire
Il pleut dans les souvenirs
tu insuffles la vie en frissonnant de froid
au creux de cet amour qui te constituait
et aurait pu te constituer longtemps encore

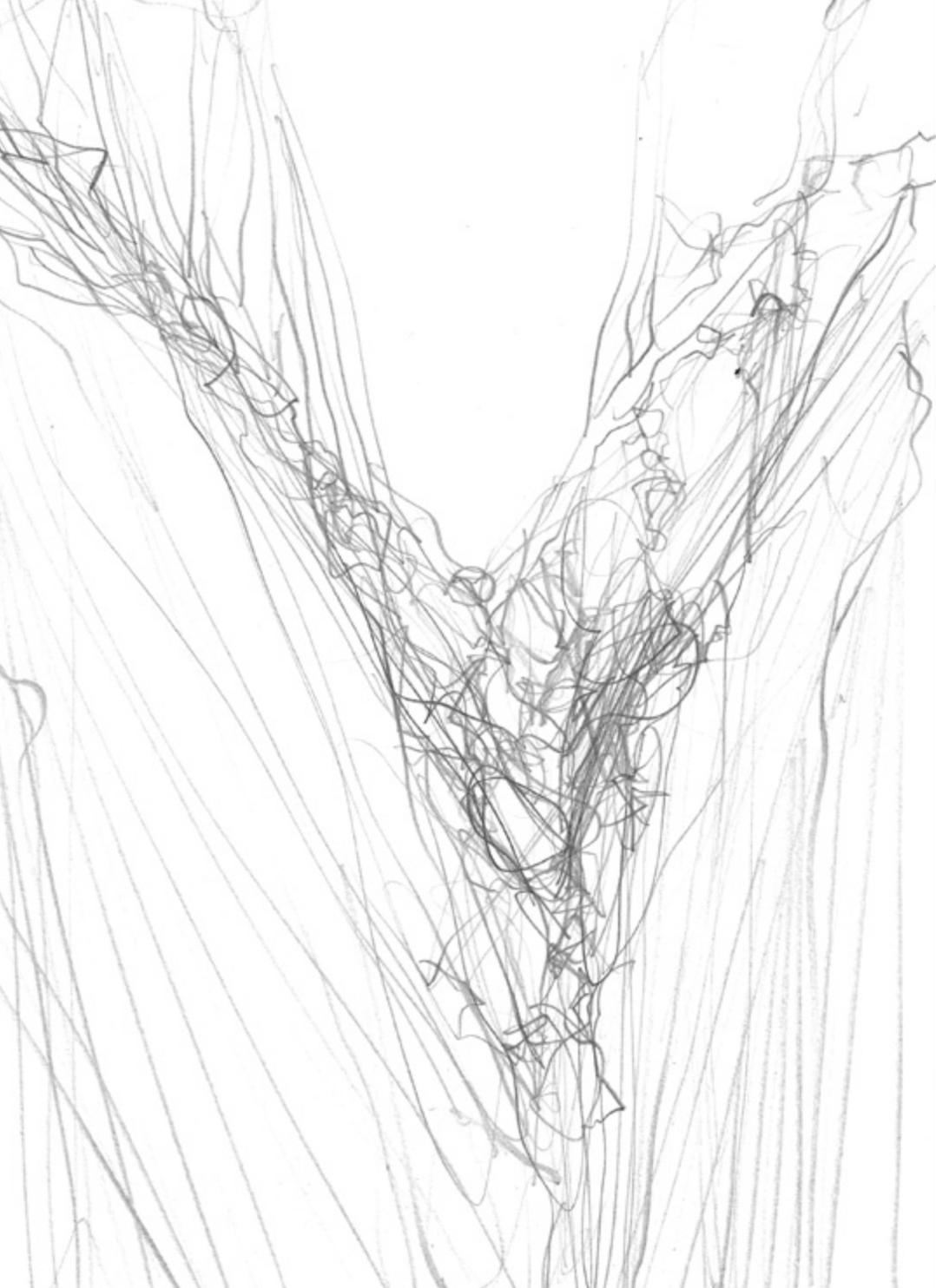
Le train

Je ne sais comment
je me suis retrouvé dans un quelconque train
sans portière ni fenêtre
vers un unique et glacial terminus
au terme d'une nuit
d'une course hors d'haleine
sans issue

Voyage
sans horaires
ni gares
ni stations
ni voyageurs
ni freins
irrépressible

Ayant pu
m'échapper
de cette course sans issue
je me retrouve au fond d'un fossé
blessé gisant fixant la Lune
m'interrogeant comment
ai-je pu m'en sortir

Poursuivant sa course folle
dévorent la nuit éternelle
le train fonce dans le noir
désormais sans moi
riche de pièces d'or
imprégnées de sang



Le chien aveuglé par la Lune

Comme mourir dans une piscine
quand eau et ciel se conjuguent
Le bruit d'une porte qui claque
Un murmure – cela suffit

Une photo s'enflamme brûle
tombe au sol comme vieux torchon
ce qui était lié se délie
Oublié au soleil le cheval à bascule

attend Pleure comme un chien
en laisse aveuglé par la Lune
pourrait parler de l'existence
sans envie ni raison

Le chou d'amour à tige molle
dans le jardin en guise d'épinards
Son cœur battant pris par le fièvre
et l'onction sacrée du whisky

pour tout prêtre et phrases d'adieu
de nuits en nuits Les jours ne sont
qu'années veillant les yeux ouverts
Demain est atrocement loin

passé muet – site rayé
il est hacker de son secret
devant le vide du présent
la vie jamais ne sort du gouffre

Le bruit du ver rongeur ses os
le train l'emporte sans un bruit

*

Troublé je pénètre le vers
et je te vois fuyant ton sort

tu abandonnes des cheveux
une montre au verre cassé

*(Cette fois prenant le métro
crâne chauve et très orphelin
tu pleures quand tu t'aperçois –
que tu n'as pu me rabaisser
jusqu'à me faire disparaître)*

Des chants funèbres sur darbuka

1

Ce qui était n'est plus
ce qui fut existait
Nul crime
Rien que notre avenir
sans territoire

*

Au bout du doigt la perle
d'une larme Ne bouge pas
Remue
elle tombe
Le jour meurt

*

Le présent peut durer
longtemps – le non-
être
s'abîmant
dans le néant

*

Si le futur n'est plus
Le présent suinte
Mais s'il existe
alors
l'ordre sème la mort

*

L'orage est encore loin
Il te faudra partir
tu restes néanmoins
C'est si dur
de tergiverser

*

Un autre
se met en rang
Absence qui dévore
La tiède
nostalgie

*

Certes il pleut
– On pourrait y lire la vie
et ton parfum
N’y demeure que l’odeur
fétide de la terre

*

Le téléphone
mussé comme un oiseau
Son silence
S’envole
vers le néant

2

Oui tout
pourrait être si
simple On le sait
Mais pour autant
horrible

*

Raides les doigts
sur le cuir
Il voulait le faire parler
mais
tambour silencieux

*

Seule la mort
décidera
En deçà
rien que la nue
convulsion

*

Il a gardé dans
la bouche les mots d'autrefois
Bien sûr ils ont existé
Peu importe
Qu'ils ne soient plus

*

Certains pleurent
et blasphèment
D'autres leur répondent
Ne seront pas
pardonnés

*

La masse univoque
du temps
une pâte
emportant
un noyé

*

Seule l'agonie
est pire
que la mort On se débat
jusqu'à ce que
le cordon casse

*

Comment peut-on vivre
dans la haine permanente
Comment peut-on vivre
encore
le cœur arraché

3

Le vent tourne
emportant les souvenirs
avec mes yeux

Laisse-moi
redevenir aveugle

*

La nuit pleure
entre les planches
Ridicule situation
Tu ne vis plus
Mais tu parles

*

Il a tout vu
Sous ses paupières
prisonnière
la lâcheté du passé
se débat

*

Je ne me suis guère privé
des opportunités
Suffisait de fouler la mort
Là-haut la lune
n'est que chair et vermines

*

Tu es dans la gêne
Il n'y a pas de raison
il faudrait vivre
encore
la main tendue vers le vide

*

Dehors le vent balaie
des bribes de vie
Puis les éparpille
quand il atteint
l'horizon

*

Il voudrait dire
mais ne trouve pas les mots
Le lit
coupé en deux
Le repas du soir refroidi

*

Bien après ce qui fut
rien d'autre que le rien
Scandaleux
Quel péché
de continuer à vivre - moi

Graffitis de l'église

La noix dévale
la pente libre J'écoute
exploser
l'indicible
robe de l'être

*

Il se met sur le dos
Se réjouit des sursauts d'horreur
qu'à tous il inspire
De fait naissent de même souche
la solitude et le monstre

*

Si un problème
n'a pas de solution
cela ne veut pas dire
que tu restes sourd
à qui sait le résoudre

*

Absorbé par le silence
l'écho faiblissant de la glèbe
Ce n'est pas la gorge qu'il s'est tranché
dans l'obscurité
– c'est son chemin vers l'existence

*

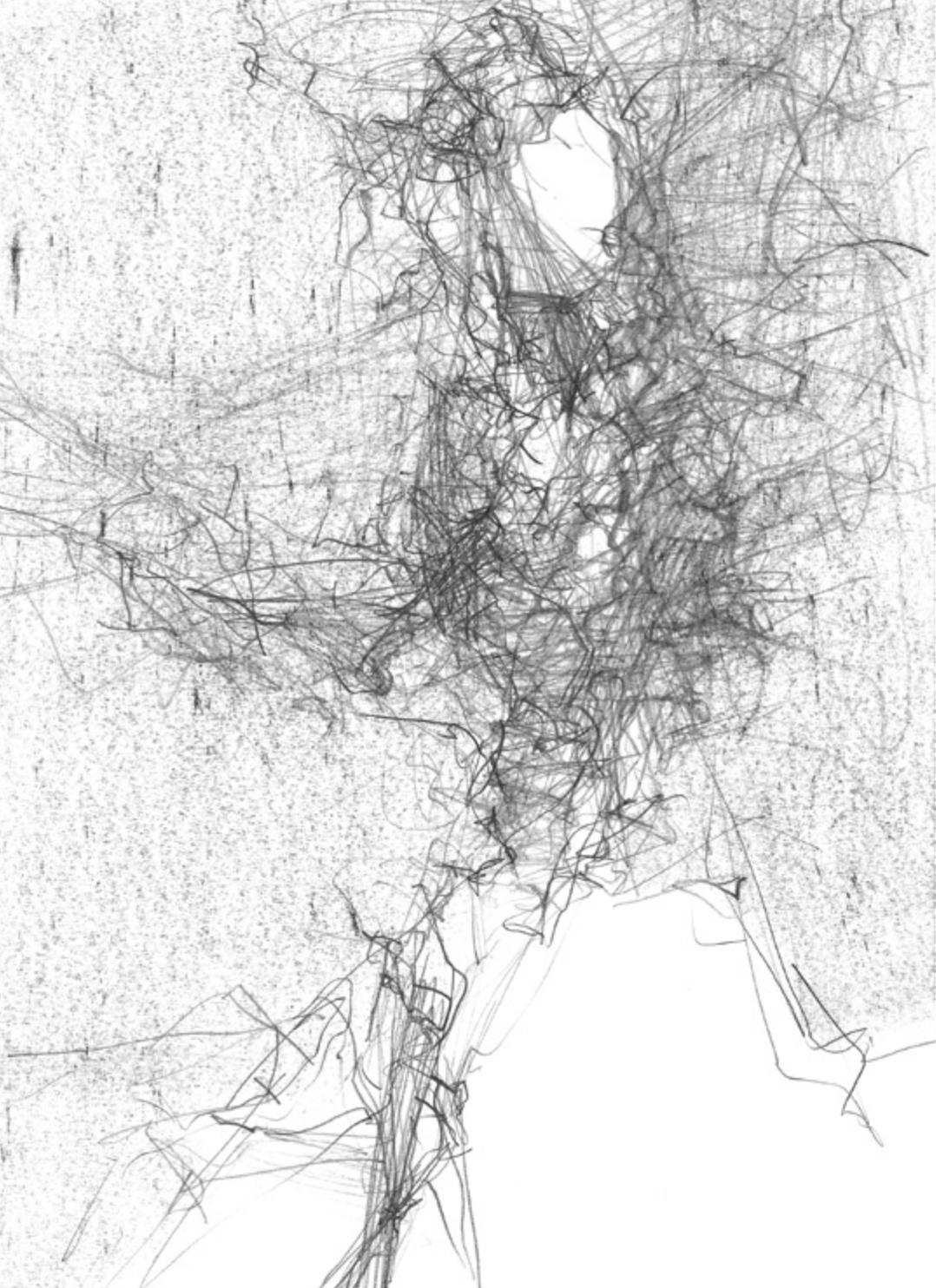
Étrange que même
une fleur fasse de l'ombre
Tapi dans sa fraîcheur
le minuscule ver
ronge ses racines

*

Dans la salle blanche
résonnent les mots creux
Celui qui fut nommé
jamais présent
à nouveau leur tournait le dos

*

Comme les prêtres
donnant la messe
il s'auto-détruit
pour qui viendra
Il attend Personne ne vient



La lune et les coquelicots

la lune près de la terre
cherche des coquelicots
mais n'en trouve plus guère

des branches se tendent
et blessent jusqu'au sang
la paume douce de la nuit

dehors c'est le printemps
à la fenêtre les lilas
chatoient l'automne est là

une ombre attend attend
mais demeure dehors
seule comme la lune

[Le faune s'attarde...]

Le faune s'attarde
La forêt s'appuie sur ses coudes
Le ciel est nu
L'attente monte des entrailles
frappe la nuque
Les cuisses découvrent
le trésor convoité
Des doigts glissent
jusqu'au bords du précipice
la pénombre se met à gémir

La vie moribonde

Moi
guère moribond
je vis ainsi
sans arrogance
ni humilité
ni opinion
je suis à un tel point
que mon corps
plongé dans l'existence
subit une poussée verticale de bas en haut
égale au poids du volume déplacé
je me fiche bien
d'être une fleur
flamboyante
ou cette mauvaise herbe
que le brouillard piétine
ou que songe et soucis
se mêlent

sous le poids du jugement
lorsque rien que pour moi
sonnent les cloches
(voyageur d'outre-monde
en toute ébriété)

Ne
crois pas
que je plaisante
c'est bien là
toute ma vie
je me prépare
pour un ailleurs
où plus personne
nulle part
hormis moi
jamais
qui que ce soit
d'autre
c'est si simple
d'arriver enfin

là où c'est plein
de saletés
tombant
de mon corps
ou sur mes traces
où tombent aussi
quelques chants
avortés

Que m'enterre
celui qui m'enterre
corps replié
malade
qui vécut
et mourut
comme il se devait



Monuments

Pour Tibor Tóth

Le temps est le monument à dieu
la mort est le monument au temps
la vie est le monument à la mort
le néant est le monument à la vie
le monument du néant c'est lui-même
qui se regarde rayonnant

*(Quelque part au-dessus
de l'Océan, 16 mai 2012)*

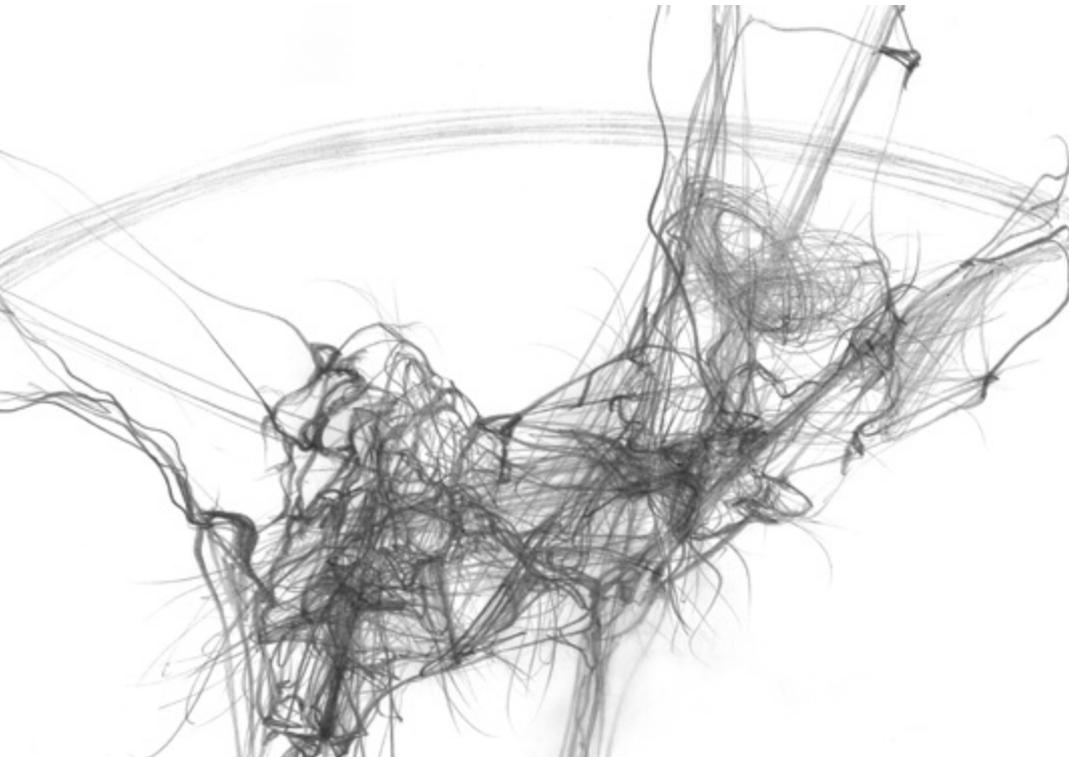
La seconde chute de neige

Un jour tu as lâché
t'arrachant
tu te vis effondré
Lui tombant à l'unisson en quelque lieu
les yeux écarquillés au spectacle du temps
partageant la lune en deux
Tu n'as plus le courage de vivre
la grande solitude Tu trembles
au moindre contact
avec le néant
débris de souvenirs
– pitoyable effort
pour te dissimuler au creux de l'oubli
À la seconde chute de neige
tu devras rédiger
ta propre attestation
adressée à dieu
afin d'expliquer

tes empreintes
de sang sur le papier
À toi dès lors de décider
si la mutilation volontaire
dont tu demeures si fier
est ou non un péché
Lui dressé devant toi
tu sors un paquet de cigarettes
de ta poche
lui en offres une
il fait non de la tête
tu allumes la tienne *Tu t'es remis*
à fumer Depuis quand Un mois déjà
que tu as renoncé à vivre.

[ta bouche prolixie en anathèmes...]

ta bouche prolixie en anathèmes
à ton encontre résonnera de chants funèbres
aussi beaux aussi dignes que tes injures
tant pis pour toi je ne serai plus vivant



La photographie brûlée

Hier c'était la pleine lune
Éternel objet de poésie
Comme tout ce qui est banal
quand l'esprit bat de l'aile
et que le cœur pèse au bas mot deux quintaux
Il regardait douloureusement le ciel lumineux
où de noirs nuages luisaient
Silhouettes figures défilèrent toutes proches
Dans la claire pénombre
dressées dans le jardin les pattes
d'une charogne
Dans la chair du ciel les étoiles
pullulaient comme vermines
ainsi la vie rongant la mort
Là-haut la flamme-tigre de la lune
brûlait ranimant la vie
qui palpait parmi les arbres épuisés
On m'attendait sans pouvoir me joindre

souffrant de cette attente
de n'avoir pu partir
Pour lui aussi
c'était la pleine lune
– là où il est –
non pas sujet de poésie
mais de douleur
Chez lui aussi les pattes
d'une charogne se dressaient
L'un et l'autre affolés dans la nuit

Le visiteur

Si jamais tu retournes te promener en ville
sur les anciennes traces de tes pas tu devras
accorder
les battements de ton cœur au son de la cloche
Mais avant seul client du resto délabré de la gare
tu prendras un verre de mauvaise eau-de-vie
À nouveau misérable orphelin de toi-même
tu trembles un haut-le-cœur c'est l'alcool
et rien d'autre une envie de vomir
Ce qui jusque là était loin
se rapproche soudain la peur rôde à l'entour
étrange sentiment d'être à la fois la tentation
et le mal attaché à toi
Tu peaufines les traits de ton visage
et apprêtes tes gestes
quand tu sors dans le jour
Tu marches tu rases les murs
pour ne pas être reconnu

Saluts sonores souvenirs embrassades
te repoussent comme vermine
grouillant dans ta gorge
Tu veux être seul ou une créature dans ta tête
qu'un passé commun rejette
brutalement sur la place de l'église
ou devant une vieille pizzeria
Tu regardes
ton hologramme sentimental
saillant inaccessible
empli de tout ce qui n'est plus
Tu t'assois sur un banc
à l'empreinte froidie
oubliée par le temps
Une jeune fille presque femme
tend vers toi ses mains
chargées d'une grosse grappe de raisin
qui glisse entre ses doigts comme
une photographie jaunie

TIBOR ZALÁN

L'œuvre littéraire (poésies, romans, drames, essais) de Tibor Zalán (1954) compte plus de quarante-cinq volumes. Il a reçu une vingtaine de prix littéraires. Partant de la poésie d'avant-garde pour explorer les genres les plus divers, il a réussi à créer *un no man's land* propre où il se meut à l'aise. Ce monde se situe, surtout dans son œuvre poétique, aux confins de la vie et de la mort. Il y parle le plus ouvertement possible de la réalité concrète et transgresse toutes les règles de la communication poétique.

Dans une interview récente, il affirme qu'« on écrit toujours la même chose. Soi-même. Non pas dans le sens de l'autofiction. Mais dans celui de l'être-dans-l'écriture, en tant qu'écrivain. »

Ce poète monocorde à première vue, ouvre très largement la porte à une appréhension subjective de la souffrance, de la dépression, de la

mort. Chaque volume de sa poésie ajoute à son énonciation lyrique un degré supplémentaire dans la subjectivité. L'aveu devient plus riche et plus sombre. Le texte progresse par un jeu de miroirs multipliés à l'infini, incarnés dans des figures nouvelles ou anciennes de l'amitié et de l'amour, de la dépression et de la peur.

Cette manière de vivre poétiquement la souffrance n'est pas sans précédents dans la littérature hongroise: des poètes comme Attila József ou Dezső Kosztolányi l'ont explorée avec succès. Même si l'aliénation est évidente dans la poésie de Tibor Zalan (« Que le néant informe et froid / me trempe jusqu'aux os »), il reste toujours un espoir dans l'aube – métaphore filée à travers un réseau sémantique récurrent – si souvent évoquée par le poète, et qui répand sur ce monde une lumière diffuse, comparable à celle d'Albrecht Dürer dans *les Chevaliers de l'Apocalypse*.

Jenő Farkas

TABLES DES MATIÈRES

Marc Delouze : Quelques moments qui n'en finissent pas	5
Le vautour.	11
Graffitis du monastère.	17
[lors j'écris mon poème le plus tendre lors-...].	34
[ma chérie aujourd'hui le ciel est plein d'étoiles chues...].	36
[je m'oblige à écrire un poème pour ma mère...].	38
[atteindrai-je enfin l'ascenseur...].	40
[poème ange en sommeil à nouveau tu m'attaques...].	42
[ne plie pas devant la discipline. la nuit fourmille de bandits...].	44
[le vent la nuit la chute incessante de la neige procèdent...].	46
[le soir quand survient l'assourdissant silence...].	48

[tu ne sais pas que tandis que tu t'amusais ailleurs...]	50
[un être s'en est allé dont et je ne puis authentifier...]	52
[et tu fouilles la ville à sa recherche...]	55
[nous ne connaissons guère les femmes à qui nous écrivons...]	58
[seul au milieu de la plage déserte...]	60
[certes ce n'est pas à la mode d'écrire sur le silence...]	62
[je te fais trop souffrir trop souvent je mène une lutte en toi...]	64
[non. je ne veux plus te faire souffrir...]	66
[si tu n'aimes plus rien de moi songe à ma solitude...]	68
[seul ce temps nous fut imparti...]	70
[tu m'as promis que l'amour arriverait de nuit par bateau ...]	72
[je ne veux pas te faire de peine le couvercle ouvert...]	74
Le bison blanc	77
Troisième élégie	83
Méditations post-oniriques	92

Incinérateur de déchets grammaticaux.	98
Étrange réveil	100
Fenêtres	103
Le train	104
Le chien aveuglé par la Lune	107
Des chants funèbres sur darbuka	110
Graffitis de l'église	119
La lune et les coquelicots	123
[Le faune s'attarde...]	124
La vie moribonde	125
Monuments	129
La seconde chute de neige	130
[ta bouche proluxe en anathèmes...]	132
La photographie brûlée	133
Le visiteur	135
Jenő Farkas : Tibor Zalán	137

DES LIVRES EN FRANÇAIS PUBLIÉS AUX ÉDITIONS PALAMART

ANDRÁS SÜTŐ : UNE ÉTOILE AU BÛCHER

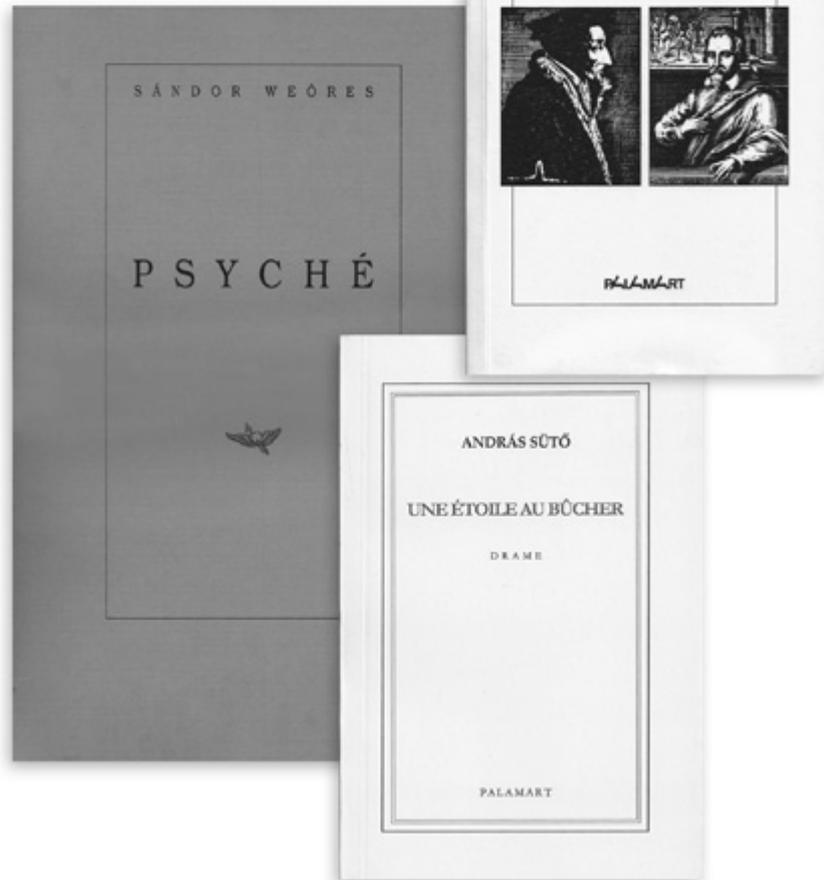
Traduit du hongrois par Jenő Farkas et Christian Doumet, 1999 (1ère édition)

ANDRÁS SÜTŐ : UNE ÉTOILE AU BÛCHER

Traduit du hongrois par Jenő Farkas et
Christian Doumet, 2001 (2ème édition)

SÁNDOR WEÖRES : PSYCHÉ

Traduit du hongrois par Éva Almássy et
Christian Doumet, 2001



Cet ouvrage a été réalisé par la
Société « MULTISZOLG » de Vác.

Imprimé en Hongrie

Éditions Palamart,
H-1125 Budapest, Kútvölgyi út 38/b